La Noue, Jean Sauvé de
La coquette corrigée

PQ
1993
L55C6

Lanoue.

57

La coquette corrigée.

1808.

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMEDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LANOUE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 23 février, en 1756.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ÉRASTE.
UN LAQUAIS.
JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
LA PRESIDENTE, femme du monde.
ROSETTE, suivante de Julie.

La Scène est à Paris, dans un salon commun aux appartemens d'Orphise et de Julie.

LIBRARY
JUL 25 1969
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
1993
L55C6

LA COQUETTE CORRIGEE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah, Clitandre, c'est vous! Ma joie en est extrême,
Je devais envoyer chez vous ce matin même.
Je voulais vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrais heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, Madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié.

ORPHISE.

De moitié? moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent;
Lisez. (*Il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE, *regarde la signature, et dit:*

« Julie! » Enfin mes projets réussissent.

» Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre » de la conduite de mon aimable tante; peu s'en faut » qu'elle ne m'ait fait confidence des sentimens qu'elle a » pour vous, et je prétends juger par moi-même si vous » les méritez! Ainsi, Monsieur, préparez-vous à subir » l'examen le plus sévère; et sur-tout faites provision de » bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et votre » éloignement pour les nièces, et votre goût déterminé » pour les tantes. JULIE.

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osais avouer ma défaite,
Et de mes sentimens ma nièce est l'interprète;
Je la remercirai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne saurait s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère
Qui vous rend à la fois agréable et sincère ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les Etats,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espâce,
Badine avec justesse, et raisonne avec grâce...
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait,
Mais je sais que votre âme est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore :
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flatter, je voudrais être instruit.
Cette lettre....

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi ! ce projet encore occupe votre esprit !
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit,
Mais pour l'exécuter, quel rare stratagême !..

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi ? Julie !

ORPHISE.

Oui, vous-même,
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour ?

ORPHISE.

Je connais comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde :
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudrait faire porter ses fers.
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Défier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur,
Je l'aime, et je voudrais assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle,
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;
Elle m'aurait trompée, elle m'aurait haïe.

Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et toujours occupée à régler ses désirs,
Je parais seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable;
Mais Julie après tout n'est point si condamnable;
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillans défauts son âge est le plus grand,
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi la réformer?
Je ne connais en moi rien qu'elle puisse aimer :
Je le sens à regret; mais j'ose vous le dire,
Le moindre Petit-Maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué;
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent; mais songez-donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrais le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très-jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-tems fixés sur tant d'appas divers,
Pourraient faire à mon cœur oublier ses travers,
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connais, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est-là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour,
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne,
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne,
Vous pensez comme moi sur cet article-là,
D'un danger si pressant, de grace, arrachons-là.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère,
Ce projet qui vous flatte, a trop de quoi me plaire.
Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des désirs inquiets d'obtenir ce bonheur,

Déjà depuis long-temps ma raison en alarmes,
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes,
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la suis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse,

ORPHISE

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh, je vais vous le dire, écoutez-moi, de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle,
Mais, qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle.
Et pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses, dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste, elle presse, on lui cède,
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez, mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvraient votre bonheur des ombres du mystère,
Que je la défiais de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos désirs,
Et que votre conquête à ses yeux interdite,
Supposait dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner, l'atteinte était portée :
Lorsque vous paraissiez, je l'ai vue agitée,
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdaient,
Les siens en même temps sur moi se confondaient :
A cent petits égards votre amitié fidelle
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle ;
Ses soupçons balançaient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE

Hé bien ! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable ?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux ;

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penserait-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvait le plaisir d'enlever ma tendresse,
A qui !... ORPHISE, *rit.*

CLITANDRE.

Fort bien ; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie ; allons, entrez en lice ;
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez ; humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connaître un vainqueur.
Quoi donc ? vous balancez ! quelles sont vos alarmes ;
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;
La Nature a versé sur elle avec plaisir,
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète,
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite ;
Un véritable amour au sein de la vertu,
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flâme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre âme,
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre, comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?
Son sort est de plier sous un digne adversaire ;
Et le mien est de voir heureux et réuni,
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise ;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour ?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Eraste et son amour ?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse ; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule ;
Voyez-la, parlez lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

CLITANDRE, *seul.*

C'est aller un peu vite
Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord,
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCÈNE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Éraste chez Julie? Est-ce là ta promesse?
Qu'y viens-tu faire? dis.

ERASTE.

Abjurer ma faiblesse;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ERASTE.

Qui? Moi? Je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutais pas.

ERASTE.

Oh! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'appaise après un peu de bruit;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire:
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir:
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage, est encore fidelle:
Il vaut mieux l'imiter, que lui faire querelle.
Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presqu'en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable;
Ce secret révélé, te rendrait plus coupable;
Vas: je l'ai disposée à te bien recevoir.

ERASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnais Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flâme inconstance,
Je me fais annoncer chez ta belle parente:
Dans ses yeux où son âme étalait sa grandeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur:
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon arrosé de ses larmes:
Attendri, pénetré d'amour et de remords,
Pour me justifier je sais d'heureux efforts,
Lucile s'y prêtait, et sa bouche timide
Me traitait de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant, qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe, et l'insulte à mes yeux.
(*Il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE, *lit.*

» De grace, madame, débarrassez-moi d'Éraste ; l'hom-
» mage qu'il s'avise de me rendre, afflige votre amour-
» propre, sans flatter le mien ; et vous devriez prendre
« un peu plus de soin de conserver vos conquêtes. Il m'a
» menacée de retourner à vous ; soyez, je vous prie, assez
» généreuse pour ne me le point renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Hé bien, que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère ;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire ! oh ! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix ;
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire ;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduisaient ses yeux.
Je l'attends. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène,
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs ;
Et livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et pour moi j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans ;
Contente-les, mon cher : quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile,

ÉRASTE.

Oh, Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater ; mais...

CLITANDRE.

Je l'avais prévu.
Résiste à ses conseils, vas, cours te satisfaire,
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire,

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie : et pourquoi ta vengeance
La veut elle punir de ta propre imprudence ?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?
Ton infidélité n'était pas dans ses yeux,
Elle était dans ton cœur ; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux, n'est encor qu'imprudent ; 2

Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie :
Ne fut-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce,
Du plus profond secret supposaient la promesse ;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier ;
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage,
Le secret en est un, dont rien ne te dégage :
Elle est femme ; elle rompt de perfides liens ;
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître, et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans âme,
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ERASTE.

Mais, enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Hé ! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchait à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait pour jamais son honneur est noirci.

ERASTE.

Quoi ? tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette ! ah ! bon dieu, quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles, sur-tout, le scrupuleux troupeau
Va frémir, au recit d'un forfait si nouveau.

ERASTE.

Mais je prends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile :
Elle t'aime, aime-la ; la vengeance est facile.
Que tardes-tu ? dis-moi. Bientôt ton successeur..

ERASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ERASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur :
Sa tante me l'a dit.

ERASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai ; mais si peu fait pour plaire ?
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour julie ?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie ;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour. Oh ! parbleu, mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paraît.

SCENE III.

LE COMTE, ERASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *embrassant Eraste.*

Hé ! bon jour, mon très-cher.

ERASTE.

Quel transport !
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassait bien fort.

ERASTE.

Et sur-tout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival ?

ERASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Ecoute,
Tu railles ; mais crois-moi ; dans mes jours libertins,
Je ne haïssais pas ces petits cœurs mutins ;
Je savais les réduire ; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ERASTE.

Bon ! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Eraste ? à ton air moitié triste et moqueur,
On dirait qu'un congé... mais de la bonne espèce...

ERASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *bas, à part.*

Bon, Julie a rempli sa promesse.

(*Haut.*)

La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Hé bien, conte-moi donc ton pitoyable cas,
Julie...

ERASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre,
Et vous-même bientôt vous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien? pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE, *au comte.*

Pour toujours?

LE COMTE, *à Clitandre.*

Oui, malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh, oh, c'est tout de bon
Eraste, qu'en dis-tu?

ERASTE, *à Clitandre.*

Que monsieur a raison,
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse,
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connaît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me semblait d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée? oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence,
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.
Vous riez? oh! parbleu, messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE, ERASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Bon jour, mon oncle. Hé bien! nous avons réussi,
Vous êtes en faveur, Eraste.. Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne,

Demain le président te cède Céliméne ;
Nous avons, hier au soir, pris nos arrangemens.

ERASTE, *au marquis.*

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir ; mon oncle prend ta place,
Tu lui cédes Julie.

ERASTE.

Oh ! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Hé oui, mon cher, hé oui ; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme ! il en faudrait rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole ?
Une vous quitte ? Hé bien, une autre vous console.
On se convient ? Tant mieux, entière liberté.
On se déplaît ! Bon soir ; chacun de son côté.

ERASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE, *à Eraste.*

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile,
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE, *au marquis.*

Mon tour ne viendra point, entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais...
Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh ! non, jamais,
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Hé ! non, son âme est prise,
Son cœur sera constant, le tems le fera voir,
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.

(*Il entre chez Julie.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère,
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas ?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie?

LE MARQUIS.

Hé ! qu'importe ?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin ?

LE MARQUIS.

Non, sa vocation
L'emporte, la nature a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser,
Qui brouillerait l'état, le tout pour s'amuser,
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudrait envahir tout l'empire de Gnide.
Son âme est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparaît dès qu'il s'est laissé voir,
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudrait étouffer, s'il n'était adorable,
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE

Oui, c'est un bon sujet, sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer ?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyais capable,
Je l'abandonnerais. J'ai des principes, moi,
Mais solides, constans. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord, est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle,
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs,
Je les livre à la soif de briller et de plaire,

Elles aiment le bruit, oh ! je leur en fais faire.
Une scène bruyante, amène un autre éclat ;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat :
On noircit, on caresse ; on brouille, on raccommode ;
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumières ;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système ;
Il n'est point infaillible, et Julie elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue,
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas,
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh ! parbleu, nous verrons ; Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison ;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme, d'une autre aime à presser la course :
Et c'est pour les former ma dernière ressource.
La voici.

SCENE VII.

LE COMTE, JULIE, LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE, *entre en petite maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*

(*Au Comte qui lui donne la main.*)

Pourquoi non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez ?

JULIE, *au Marquis.*

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! Madame ! les miens,

Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadême :
Comme elle est rayonnante !

JULIE, *au Comte.*

(*Au Marquis.*) Il suffit pour un jour.
Je sais presqu'à présent comme on faisait l'amour
Au temps de mon aïeule. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécile,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer,
Dans la même monnoie, oh ! je vais la payer :
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse,

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Hé, oui, c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh, mais oui ! ce serait un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devrait être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours ? C'est bien peu pourtant.

JULIE

Pour moi j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! Madame, on se dit....

JULIE.

Mon cher Comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.
(*Elle donne la main au Marquis et au Comte, et fait une révérence à Clitandre.*)

CLITANDRE, *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piège !
Vingt regards... Pas un mot. Je veux, à son manège,
Opposer... Mais on vient.. C'est Rosette ; tant mieux.

SCENE VIII.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez pas ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne-heure: mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui donnant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête-à-tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit ;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse ;
Mais il n'est pas pour moi ; tiens, rends-le à ta maitresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant.
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Hé non.

ROSETTE.

Ciel, quel entêtement !
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc; vous me ferez gronder.

CLITANDRE

Une affaire me presse, et je ne puis tarder. (*Il sort.*)

ROSETTE, *seule.*

Oui ! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ;
De ces gens qu'on estime ? Ah, qu'ils sont haissables !

Quel accueil ! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ;
C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprens rien. Quoi, tout de bon ! Clitandre
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre ?

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu faire à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté ; ma moindre récompense
Etait de voir briller la joie et l'espérance ;
Souvent avec orgueil j'en admirais l'effet,
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor

JULIE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Voici la lettre..,

JULIE.

Comment ?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE,

Il te l'aurait rendue ?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton était joint.
Vous rougissez, je crois.

JULIE,

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle ;
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendrait un cœur encor novice ;
Mais il devrait me croire assez d'habilité,
Pour m'honorer d'un piège un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois, là-dedans, artifice ni piège.
Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

JULIE.

Il ne m'aime point !

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... Oui : mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre ?
Plongés dans l'épaisseur de leur petits sphère,
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau,
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage.
Ils n'ont pas, pour vous voir, les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !
Ils s'aiment sans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidèle ;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis,
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis ;
Quoi ! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flâme ?
Armez-vous, combattez, courez les désunir ;
Oui, fut-ce votre mère, il faudrait la punir.

JULIE

Depuis un certain tems, sait orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.

Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certains choix...
Que je faisais grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivaient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée:
Oh! je la punirai de s'être émancipée;
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nièces prudentes
Aiment bien mieux tromper, qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper.. c'est un plaisir si doux!
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ses gens, il a su m'en convaincre
Qu'il n'est ni glorieux, ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus,

JULIE.

De la raison, dis-tu? peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts:
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?..
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts;
On veut nous décider: on nous voit de plus près.
On nous voit... vainement ont résisté à sa chute,
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet,
Tu n'as pas pénétré dans son âme surprise:
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sous les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon, tu m'avertiras Ma tante.. Ah! la voici.

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ma nièce, comment donc! vous voilà seule ici!
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier;

A son empressement ne soyez point rébelle,
Vénus s'honorerait d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens,
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens,
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur, moi je prétends régner?

JULIE.

Je voudrais le connaître, afin de l'épargner...
Car, si j'allais lui plaire?... Allons, en confidence.
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.
Vas, remplis l'univers de tes succès brillans,
Etale ton esprit, ton savoir, tes talens,
Si j'aimais, ma fierté te mettrait à pis faire,
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah! vous me défiez! je ne réponds de rien,
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

ORPHISE, *seule.*

Je ris de sa menace, et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne.
J'ose tout espérer.

SCENE III.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va, pour vous gagner, mettre tout en usage.
Voyez-là: profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid, sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre,
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,
Tenant avec Rosette un cabinet secret,
Et, sur ce que j'ai vu.. vous en étiez l'objet.

CLITANDRE,

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grace, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour,
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,

Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix. J'apperçois Rosette..

SCENE IV.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE, *bas, à part.*

Bon. Le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE, *à Orphise.*

Moi? non, mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE

Il est selon son goût,
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais, dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties.
Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans, dos à dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir,
Du magique réflet calculant le pouvoir;
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez-moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *appercevant venir quelqu'un.*
Voici quelque visite.

ROSETTE.
Tant pis.

ORPHISE.
Elle est pour nous.

SCENE V.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au Comte.*
Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté à Orphise.*
Excusez, on m'attend ; car dans un autre instant
J'aurais à vous parler d'une affaire importante ;
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante

ROSETTE, *au Comte.*
Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*
On m'attend, Clitandre. Serviteur.
(*Il entre chez Julie. Rosette le suit.*)

ORPHISE.
Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi. (*Elle entre chez Julie.*)

CLITANDRE, *seul.*
Je tremble, oh oui ! je suis sincère,
Je connais le danger ; puissé-je m'y soustraire ?

SCENE VI.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.
Mais rien n'est si galant que votre procédé !
Ah, qu'en un autre temps je vous aurais grondé !
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse :
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir ; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.
Votre vieux Comte à tort.

JULIE.
Il est original.

CLITANDRE.
Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival ?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.
Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.
Madame...
Jamais...

JULIE, *avec gaieté.*

Ah, vous voulez déguiser votre flâme.
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien ?
Hé ! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Hé bien mon cher Clitandre.
D'honneur, c'est un aveu que je brûlais d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit. Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi.
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc !

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort-bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus,
Vous m'aimerez, Monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE,

Et votre cœur du mien sera la récompense.

JULIE, *minaudant.*

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE,

Oui, sur votre constance,
Je le sais. Répondez de grace, à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect:
Et je ne voudrais pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour moi, pour en prendre un autre.

JULIE

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, par-tout
Tel que nous le sentons; *consonnance* de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante:

Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE

Je meurs; si j'entends rien à tout ce jargon-là.

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connaît pas d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre;
Détaillez-moi..

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une âme.

JULIE

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'était trop peu d'être dix ans fidelles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour:
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour;
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui? moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre:
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,

De l'erreur à l'excès, guide votre jeunesse ;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin ? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des interêts du cœur.

JULIE.

Mais, vraiment, il raisonne ! A merveille, Clitandre,
A vos discours pourtant je ne saurais me rendre ;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux ;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah ! grace pour celui de briller et de plaire :
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire ;
Et j'aimerais autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son âme,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés, tombent de toutes parts,
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance,
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle : l'éloge aussi-tôt retentit,
Elle jette un coup d'œil, on espère, on pâlit :
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête ;
Elle forme un orage, ou calme une tempête ;
De mille passions elle excite les flots ;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE

Le sien reste en repos ! l'aimable perspective
Que vous nous présentez ! Quoi ! l'ardeur la plus vive..

JULIE

Oh ! vous ne passez rien. Allez-vous quereller ?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens, et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre âme,
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne-foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour ?

JULIE

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,

Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire, et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon âme.
De vos doctes leçons je ne puis essayer ;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale,
L'honnête me suffit, et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prends point le change,
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent ; vous êtes fait pour nous,
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, *les surprenant.*

Parbleu, je m'en doutais.

JULIE, *riant.*

Quoi ! tout de bon, cher Comte?

LE COMTE, *à Julie.*

Cher Comte ! deloyale ! ah ! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir ?

LE MARQUIS, *au Comte.*

Hé bien donc, mon oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE, *au marquis.*

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi ! déjà de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu !

LE MARQUIS.

Mon oncle !..

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS

Mais cela n'est pas bien. Hé ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour... Tantôt sur son billet,
J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle ;
« Cher Comte ; je reviens, prenez mon jeu, dit-elle. »
Je prends comme un sot ; et, pendant ce tems-là,
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu !

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste l'impertinent ?

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage,
Toujours en l'air, toujours trahissans et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Sa colère est brutale

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE, *à Clitandre.*

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre,
En moins d'un jour, Eraste et mon oncle et Clitandre !
C'est aller au plus grand. Mais, Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre présidente ;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE, *au marquis.*

Laissez-là vos projets, monsieur est occupé ;
Un vieil amour vraiment il n'est pas détrompé ;
Il soupire, il adore...

LE MARQUIS

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle.
(à Clitandre.)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidele.

CLITANDRE.

Non je ne puis...

JULIE, *au marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien ! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage ;
Et risquer tout pour rien, n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE, *rit.*

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc ! l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais ; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon âme.
Le dangereux objet ! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté !
Son manège attrayant vous tourne, vous épie ;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, et s'appaise et s'aigrit,
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit :
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid :
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit ; tantôt douce et naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment,
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement,
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature ;
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité,
Ce qui n'était qu'un jeu, qu'un amour imité,
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude,
Que tout cela n'était qu'un fruit de son étude ;

Mon cœur en sa faveur vingt-fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes,
Elle s'est présentée avec toutes ses armes;
Elle vous a traité comme un digne ennemi :
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature,
Sa vanité parlait, vous en sentiez les coups,
Sa fierté succombait, son cœur volait vers vous;
Elle s'en indignait bientôt, mais sa colère
N'était qu'un repentir d'avoir été sincère.
Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie,
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi,
Son penchant se déclare, et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connais; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeais l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand tout-à-l'heure encor je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête à tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas;
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serais-je la victime?
La fuir, il n'est plus tems. Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté?
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête;
Tourmentez bien son cœur; j'attaquerai sa tête :
Servons-nous de son art; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse,
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *feignant beaucoup d'embarras.*

Comment ! c'est vous, ma nièce ?
J'ai cru que.. jusqu'au soir... la foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée !

JULIE, *riant à moitié.*

Ah ! ma tante ! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas si-tôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce !... Pourquoi !.. Je parlais à Clitandre.

JULIE

Hé oui ; vous lui parliez, vous aimez à l'entendre ;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur était tenté ;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chère Julie :
Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.

SCENE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il fallait d'abord m'en informer ;
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné ?
Il serait trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné ?... Quoi, Madame ?

JULIE.

Oh ! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise ;
Ses amis devraient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante:
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise,
Je le sais. cependant en honnête mari,
J'ai mon système, moi, système assez hardi,
J'en conviens Par exemple, Orphise est fort aimable;
Et le sera long-temps, car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil; à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée:
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'egalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité!
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve;
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune!... être belle!... Oui, c'est un double crime
Dont...

CLITANDRE.

Non; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout temps soumit tout à ses loix,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits,
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourrait toutes les rassembler!
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE

A moi, le compliment m'honore,
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore,
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvait blesser,
Ce ton de dignité m'annonce le contraire,
Soit.

JULIE.

Avec ces façons aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très-grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paraître,

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien; sur votre cœur je n'avais qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter!

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage,
Vous m'indignez, au moins: votre air, votre langage,
Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net,
A vous faire haïr... En dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon, ce n'est rien encor; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon âme,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis; ce qu'en vous on admire,
Serait précisément l'objet de ma satyre;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but-à-but restons sans intérêt.

JULIE.

Hé quoi! ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable;
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis:
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis:
Vous même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance:
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits:
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite;
C'est fort bien fait à nous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourait vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très-sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts,
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, hé bien, que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez ? Vous n'êtes pas sincère,
Le cœur vous le dirait, si vous l'écoutiez bien ;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCENE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *dans le fond les écoute.*

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul ?

JULIE, *à Clitandre.*

Assurément, ce que vous m'avez dit,
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi-rendu.*

Vous ne feriez pas mal... Mais bon ! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela ?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah ! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, *très-tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... Contre vous il est bon d'être en garde.

LE MARQUIS *éclate de rire.*

JULIE, *étonnée.*

Que faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous regarde,
J'écoute, et j'applaudis.
(*A Clitandre.*)
Hé bien ! tu conviendras
Qu'on ne peut pas mieux jouer ce que l'on ne sent pas,
C'est pousser le talent jusques à l'excellence,
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance !
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en était fait. Clitandre, elle emportait ton cœur.
(*A Julie.*)
Parbleu, vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi-déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez point tant, cela me déconcerte.
J'étais en train d'aimer, cela se gagne au moins.

CLITANDRE, *à Julie.*

Vous ne savez plus aimer devant témoins ?

JULIE, *minaudant, à Clitandre.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS, *a Julie*

Pourquoi ne le pas dire ?

(*à Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre ;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche, et ses yeux
N'ont jamais su que dire « aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE, *au Marquis.*

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, Marquis,
Convient il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre,
S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS, *à Julie.*

J'en ai pour le défendre.
Ecoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, sur-tout.
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué.
Te livrera par-tout comme un homme échoué,
Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi,
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Hé ! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne ?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.
A la célérité dont sa flâme s'annonce,
Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De tout autre on pourrait détailler les exploits,
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix,

En effet, un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas,
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente?.. Ah! j'oubliais vraiment!
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-là.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée, à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déjà!
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
(*Riant, au Marquis.*)
Bon, il n'en sera rien. Il adore...
(*Clitandre jette un coup d'œil à Julie.*)

JULIE, *rencontre un regard de Clitandre, à part.*

Imprudente!
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu, j'aime la nouveauté.
De la discrétion? qui? vous, de la bonté!
Fi donc; point de quartier, sans gêne, sans scrupule,
Il faut, dès qu'il paraît, frondeur un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourrait vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh! marquis, à quoi bon, cette plaisanterie?
Rassurez-vous, madame: oui, malgré vos attraits,
On peut vous désirer; mais vous aimer, jamais:
C'est-là le résultat, je crois de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(*Il sort.*)

SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne.

Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Hé bien, laissons-le aimer,

Que nous importe?

JULIE.

Oh rien !

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh ! ça, Julie,

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie ;
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente, et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant,
Qu'en pensez-vous ?

JULIE.

Oui dà, le tour est amusant.

J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas. Point de tante.

Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante ?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore ? On n'y peut plus tenir,

Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez-là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.
Par un début d'éclat vous nous éblouissez :
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez ;
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine,
» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion ;

Une tante par-tout qui nous donne le ton ;
Après six mois d'épreuve on dit décence encore ;
Oh ! parbleu, finissez : ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat, et qu'en attendant mieux,
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer,
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchans, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut ; point de faits : du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom ?
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne !
Non marquis ; ce serait me donner un travers.

LE MARQUIS

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi ! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez quoiqu'on en glose,
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi ;
Braver également la louange ou le blâme ;
C'est éteindre à bon droit les ressorts de son âme.
Laissons-la librement s'égarer et courir ;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure ;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, on censure ?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût ?
La noble indifférence est au-dessus de tout ;
Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte :
Les lois, puis nos désirs, et rien après cela ;
Tout ce qui plaît, est bien ; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait ; mais mon âme est imbue
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens ;
Mais qui se tient le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime :
C'est un besoin. Je sens. .

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je sais, pour vous former, un inutile effort:
Soyez prude, je vois que c'est-là votre sort.

JULIE.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence,
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Ecoutez: je vois clair. Point de rechûte, au moins,
Je pourrais me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrais, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu Pour tout ce jour je vous donne la paix;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillé pour jamais.

JULIE, *seule.*

La leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux et rompre avec ma tante;
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étaient-là mes plaisirs,
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère! Eh! mais, ma crainte est ridicule:
C'est le monde, après tout que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre-là...
N'aurais-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?
Cela se pourrait bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE.

JULIE, *est très-agitée dans cette scène.*

ROSETTE.

Vous paraissez enfin! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc, si long-temps demeurer enfermée?
On vous attend par-tout; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE

Non, indécise errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! Madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'apperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins; je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous. Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment.

JULIE

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE

Est-ce que le succès?...

JULIE.

Hé bien! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu d'une affaire importante?
Je la divine.

ROSETTE.

Hé quoi?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor.
Le beau trésor! un homme! oh!... j'ai repris mes forces,
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant!

ROSETTE.

Vous êtes en colère!

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! madame pourquoi ?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi;
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,
De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice ;
C'est-là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-tems vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh ! puorquoi ? .. Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

JULIE, *seule.*

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaieté.*

Ah ! je vais donc savoir le secret de ma tante ;
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaiment. Vous soupirez, je croi ?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'est pas tems encor. Mais, ma chère Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie,
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours ; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,
Tu ne saurais pour toi douter de ma tendresse ;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter :
Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi même ;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE

Nous séparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE, *riant à demi.*

Ah ! ma tante.

Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous, à qui je dois tant ? vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir..

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déjà peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement ?
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire ?

JULIE, *malignement.*

Eh mais ! ... Je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sâche.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat ?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment, vous marier !

ORPHISE, *à son tour riant à demi.*

Oui, cet aveu t'afflige ?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux,

Et c'est presqu'en avoir, que savoir le connaître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi ;
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami,
Un cœur noble, sensible, un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné ;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne de voir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;
Un homme rare enfin ; toi-même assurément,
Quand tu le connaîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore ?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur ;
Il m'estime beaucoup ; il connaît tout mon cœur,
Il en paraît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesait, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.
(*Elle examine, en s'en allant. Julie consternée.*)

JULIE, *seule.*

C'est ce Clitandre. Eh ! quoi ! son idée ennuyeuse
Me poursuivra par-tout. Non, je suis furieuse ;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... Pour me contrecarrer,
Qui se jette à la tête .. Oh ! doucement, Orphise ;
Je vous empêcherai de faire une sottise ;
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien ;
C'est une charité de rompre ce lien,
Je m'en charge, et bientôt... Rosette ! Holà, Rosette !

SCENE IV.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

Hé bien ? que vous plaît il ?

JULIE.

Que fais-je ?

ROSETTE.

La toilette ?

Sortez-vous ?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc ? quel chagrin ?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame ?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Hé, madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre âme?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler,
J'ai le cœur oppressé... je ne saurais parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement.
Je ne méritais pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Hé, que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! ah! juste ciel! l'affaire est importante,
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur.
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux; la chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête?...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques;
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort,
Je les attends; sur-tout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

A devenir aimable. Ah ! mon oncle, tout doux ;
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous,
Vous verrez clair alors dans votre âme inquiète,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah ! je vous reconnais.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avait saisi le cœur.

SCENE V.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au laquais.*

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS, *à julie.*

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à julie.*

Attendez, laissez faire,
Je m'en vais le traiter...

JULIE, *a Rosette.*

Non. Qu'il entre au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers...

(*Elle sort avec le laquais.*)

JULIE, *seule.*

Mais, vraiment,
On me croirait quittée, au tour que cela prend.
Oh ! je le préviendrai. Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCENE VI.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie*

Quoi ! si-tôt de retour ? Je ne l'espérais pas.
Seriez-vous donc déjà digne de mes appas ?
Jusques-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'était m'annoncer une assez longue absence.
Voyons ; instruisez-moi de vos succès brillans.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venais.

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,

M'inspirer du désir pour cette rare estime,
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime,
Le dessein était grand, et j'ai vraiment regret,
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que, savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *bas.*

Son ton est bien changé! qu'est-ce donc qui l'aigrit?
(*Haut.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi, vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procedés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusé, et ne m'a pas séduite?
Non, malgre la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là...
Moi, je vous le devais pour éclaircir votre âme,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflâme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourrait vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Hé! quoi, de l'embarras?..

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse,
Cette témérité dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *bas.*

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(*Haut.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Hé! non, je l'attendais, ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures...

JULIE

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon, bon, ne feignez plus,
Et riez avec moi de vos efforts perdus.

Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même ?
Hé ! pour vous faire aimer, faut-il du stratagême?

JULIE, *outrée.*

Du stratagême ?.. Hé ! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse, ni finesse,
Ne veut surprendre ici votre chère tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin ?

CLITANDRE, *tendrement,*

Dangereuse Julie,
Combien, par ce courroux, vous êtes embellie !
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE.

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire;
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monsieur; qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé :
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable :
L'amour, vous le voyez, l'aurait rendu coupable,
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé ;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié.
La mienne, désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, Monsieur, devrai à vos bontés ?

CLITANDRE.

Eraste, qui tantôt dans sa vivacité
Voulait de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Hé, qu'en voulait-il faire ?

CLITANDRE.

Il parlait d'imprimer,

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer ! Ah, Monsieur !

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer !

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudrait il excuser une telle impudence !

(Elle lit.)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre du » prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'empê- « chant d'imprimer vos lettres. »

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public aurait sans doute applaudi à la légèreté de » votre style, à l'agrément de vos expressions; et vous » auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et » prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa » mal-adresse vous prive encore pour quelque temps. »

Les hommes sont affreux.

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice,
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous !

JULIE.

Pour m'être trop livrée...

Ah ! Clitandre, un éclat m'aurait désespérée;
J'entremble encor. Comment pourrai-je m'accquitter ?..

SCENE VII.

JULIE, CLITANDRE, un LAQUAIS, LA PRESIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à la Présidente.*

Madame . on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *toujours gaiement et en petite maîtresse, au Laquais.*

Tu veux me résister ?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis ..

LA PRÉSIDENTE.

Hé ! laisse-nous, de grace.

LE LAQUAIS, *sort.*

SCENE VIII.

CLITANDRE, JULIE, LA PRESIDENTE, LE MARQUIS

LA PRÉSIDENTE, *à Julie.*

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien ! quel éclat ! quelle fleur de beauté !

Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté :
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clieandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement ;
Et lui seul est admis dans votre appartement ?
Vous vous en emparez, sans le dire à personne ?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour ?
Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE, *à la Présidente.*

Comment donc ?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête,
Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête ?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir ;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Oh ! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS

Oui, voila le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*A la Présidente.*)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre ! y pensez-vous ? Non, marquis ; la prudence.
Interdit à madame ici la concurrence.
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plait, entre nous c'est sottise.
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie ; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.
Allez-vous, par faiblesse, abandonner vos droits ?
Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame,
Clitandre vous plaît-il ? Parlez, expliquez vous ;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons ; à l'amiable,
(*riant.*)
Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.

De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive, attendons-en l'effet.

JULIE, *très-sérieuse et piquée:*

Marquis, de vos bontés je suis reconnaissante ;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs, sur qui vos droits pourront s'étendre.
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire ; et mon âme est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE,

Nos nœuds encor, je crois, son faiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Hé ! quoi, n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble ?
Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer par-tout les mêmes feux.
Mais, pour vous distinguer de la même manière.
Quoi, ne courrez-vous pas dans la même carrière ?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Hé ! sans doute. Après tout, quelle est la différence ?
Quoi, parce que madame a pris un peu l'avance !
L'une est formée ; et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! nous la formerons.
Deux ou trois mois ; et puis nous nous rassemblerons.

JULIE.

La chose était possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Songeons à disparaître.

(*A Clitandre.*)

Vous, dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices,
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir ?
Venez donc, au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE, *à la Présidente.*

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ! Si je vous aime !

(*Au marquis.*)

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant, à la Présidente.*

Parbleu, la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.

(*A Clitandre.*)

Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là front rougir une femme,

CLITANDRE, *au marquis.*

Je ne les ferai plus, je te le promets bien,

LA PRÉSIDENTE, *à Clitandre.*

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Cà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense ?
N'osez-vous de madame, en freindre la défense ?

CLITANDRE, *se presse de lui donner la main.*

SCENE IX.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la Présidente.*

Chloé veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mais, vraiment,
Il se fait tard, marquis ; joignons-là promptement.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Quoi ! laisser seule ainsi cette pauvre Julie ?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

LA PRÉSIDENTE, *sort en riant beaucoup et emmène Clitandre.*

JULIE, *à elle-même.*

Quelle femme ! quel front ! venir jusques chez moi,
Réclamer ? .. C'est un tour du marquis, je le voi,
Mais Clitandre la suit... Serait-il bien capable ; ..,
Non, c'est lui faire tort, Clitandre est estimable..
Suis-le, je veux savoir la fin de tout ceci.

JULIE, *seule.*

Oui, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh ! qui serait tenté d'une semblable femme ?
D'une femme qui vient, sans pudeur... Je la blâme ;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglement l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller ; même fureur de plaire ;
De l'esprit, des talens, même emploi téméraire,
Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits !
J'aurais pu ressembler à cet affreux modèle !
On aurait dit de moi ce que je pense d'elle ?
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir

Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres; cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCENE X

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Hé bien donc?

ROSETTE

Le Marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déjà loin.

JULIE, *à elle-même.*

Son départ me console, et j'en avais besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre,
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre.

Fin du quatrième Acte

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler,
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a?.. la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir.. la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu m'effrayes.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante,
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir; quel énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE

Quelle nuit, juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement,
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.

Elle, dont le babil appellait le sommeil ;
Elle, dont la gaieté prévenait le réveil ;
Qui songeait, en riant, toute la matinée
Aux plaisirs qui devaient composer sa journée ;
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentait le texte ou plaisant, ou malin,
Elle reçoit hier visite d'une amie,
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point ! on se couche de nuit.
Bientôt on se relève : on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits...
Médisans, mais divins. C'était de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
(*Sanglotant.*)
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort ?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusait.

ORPHISE.

Après ?

ROSETTE.

Je suis entrée, elle écrivait, lisait,
Déchirait, soupirait, nommait la présidente...
« *L'indigne* ! disait-elle... Et puis, *ma chère tante*,
» *Soyez heureuse.* Et puis, rêvant profondément,
» *Il m'a désabusée, il fera mon tourment*,
» *N'y pensons plus*, *allons.* » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;
Les autres en dedans retombaient sur son cœur.
Ah ! madame, c'était la plus belle douleur,
La plus vraie !... un ensemble et si noble et si tendre !
Ses modestes soupirs n'osaient se faire entendre ;
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,
Quiconque pleure ainsi, devrait ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien, enfin !

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier ;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrettes,
Ah, madame, elle veut.

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes.

Vous riez, croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.
Encor?... J'attends mieux d'un cœur comme le vôtre.
Mais non; femme, jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame. Une faute insulter à ses maux!

SCENE II.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *appercevant Julie.*

La voici; je lui vais...

ORPHISE

Non: j'ai tort. Mais, Rosette.
Je vais la consoler que rien ne t'inquiète.
(*Rosette baise tendrement la main à Julie, et sort.*)

SCENE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce! tu n'as pas pris encor ton air d'utin?
D'une mauvaise nuit j'apperçois quelques traces.
Hé, fi donc! Hâte-toi de rappeller les graces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper,
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper.
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela..

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi? hier encor n'êtiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies;
Tu l'eclipses par-tout, on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde on fait un si grand bruit...

JULIE

Hé! voilà justement ce qui me désespère:
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, phantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours payée de son honneur.

ORPHISE.

Ma nièce, quels discours!

JULIE.

Ah! mon cœur les prononce.
Je reconnais enfin mes erreurs, j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés:

De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés ;
De ces hommes sans freins ; de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même ecueil :
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue :
Oublions le passé qui me force à rougir ;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentimens meritent qu'on les loue ;
Mais combien tiendront-ils ! Un chagrin pasager
T'inspire pour un temps ce courage étranger :
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère ;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins était l'effet de quelque passion :
Si quelqu'amour secret, sincère et véritable
Suppléait cette vie éclatante, agréable ;
Je dirais, pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe, et l'a changé :
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre ;
Mais, bien loin que l'amour... comment donc ! tu rougis ?
Achève, tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Hé bien !... il est trop vrai !

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi ! tout de bon ?... Oh, oui, ton âme est agitée.
Julie ! Ah, quel bonheur ! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux :
(Malignement.)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence ?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits,
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il ? dis-moi donc... Tu te tais ?... ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante ! O respectable Orphise !
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très-tendrement.*

Non, tu ne connais pas encor, ma chère nièce,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse :

Le sang et l'amitié réunis dans mon cœur,
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyais plus sûre.
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,
Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?
J'aime... Puis je le dire ? .. Oui... J'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre ?... Oh ! doucement ma nièce, entendons-nous;
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant; vous êtes jeune, aimable...

JULIE

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'echauffer pour moi tous ses transports !
Combien de mes désirs l'orgueilleuse faiblesse,
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse!
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son âme et pour vous en chasser!
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je?
Mon cœur s'applaudisait de vous tendre un tel piége.
J'habillais mon forfait de brillantes couleurs
Ma malice, en riant, vous préparait des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages;
C'est faire à la raison de trop cruels outrages;
Mes yeux se sont ouverts; vous devez me haïr;
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi te cacher? me fuir? Non, ma chère Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie,
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disais, traitons ceci gaiment.
Premièrement, il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre?
Et tu ne voudrais pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui? moi, vous disputer ?...

ORPHISE.

Hé! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule;

Il vous estime tant !..

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen :
Le voici. Je pretends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne ;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pous l'attacher à toi, les plus pressans efforts :
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse
S'il cède, hé bien ; je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que, moi-même ?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *appercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudrait...

JULIE, *la retient par la robe.*

ORPHISE, *bas à julie.*

Non, je ne lui dirai pas.
(*A Clitandre.*)
Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle ;
En vérité... Je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs...
(*A julie.*)
Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?
(*A Clitandre.*)
Oh ! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas à Orphise.*

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Matante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*Bas à Clitandre.*)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vil intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer; ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non, mais avouez-moi que vous aimez ma tante?

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop agée?

JULIE

Ah! de grace, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop long-tems, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paraître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus.
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,

Soutiendrait, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-là des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Soignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE,

Savez-vous que c'est-là du sentiment, madame?
Etendrait-il enfin son pouvoir sur votre âme?
Si je n'étais instruit, je croirais bonnement...

JULIE.

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement!
Vous, Clitandre! Ah! du moins quand la vertu m'anime.
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime,
Mon cœur ne connaît plus ni la ruse, ni l'art:
A ce grand changement vous peut-être avez part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie! à la raison vous vous seriez rendue!
Non: vous ne feignez point et votre âme est émue.
Ces sentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les graces séduisantes,
Qu'hier je préférais à vos graces brillantes,
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi! si j'avais été... ce que je m'en vais être,
Si la raison plutôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connais trop tard:
Quoi! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurais pu me flatter de vous rendre sensible.

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah! mon cœur tout entier...

JULIE.

Clitandre... C'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.
Quoi! j'aurais pu toucher... Ah, je suis trop punie.
Cher Clitandre...

CLITANDRE.

Julie.

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre.

JULIE.

Aurais-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdrait! quel prix de ses bontés?

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCENE VI.

ORPHISE, *dans le fond*, JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *appercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'âme
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flâme,
N'étaient qu'un piége adroit, qu'un appas séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur,
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nâgeais, qui t'a long-temps déçue,
Te paraîtrait bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise est-il bien vrai? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE, *à Julie.*

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si, malgré vos erreurs, mon cœur était à vous,
Jugez de ses momens dans un transport si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
Que de biens je vous dois! vous, mon cher bienfaiteur
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, et mon cœur.

FIN.

PQ
1993
L55C6

La Noue, Jean Sauvé de
La coquette corrigée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY